

## PRÉFACE

Les biographies, souvent, se flétrissent à mesure que s'écoulent les années. Des questions inédites, des archives nouvelles, des rhétoriques modernisées les relèguent sur les rayons des reliures poussiéreuses. De plus récentes signatures, tout en cherchant leur provende, plus ou moins discrètement, dans les œuvres antérieures, affirment volontiers que celles-ci sont dépassées. Eh bien ! Voici pourtant que ce récit d'une vie rare est proposé à un nouveau public, quatre-vingt-cinq ans après sa première parution, qui remonte à 1937. Honorons donc les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque qui ont pris généreusement le risque d'y pourvoir, en partant de la conviction que des lectrices et lecteurs d'aujourd'hui pourront y trouver plaisir et profit.

On ne méconnaîtra pas dans ce livre les attraits d'une évocation élégante que le temps n'a pas éventée. Mais on y ajoutera d'emblée un autre intérêt, celui du double dialogue qui s'installe, à la distance de plusieurs générations, entre, d'une part, l'autrice et son personnage et de l'autre entre notre époque et celle où l'ouvrage a paru. Deux rebonds, en somme, comme d'un galet sur un lac. Et une occasion précieuse de relever des différences dans les mœurs, les

sensibilités, les attitudes, tout en décelant des continuités : voilà bien qui est voué à piquer la curiosité et à stimuler la réflexion. À émouvoir aussi, peut-être.

Lors de la publication, la critique fut attentive. Émile Henriot, qui assurait alors dans le *Temps* un « feuilleton » littéraire fort réputé, lui consacra un long article. Il s'étonnait du « fait curieux du recouvrement abusif de l'œuvre et du talent [de la comtesse d'Agoult] par l'anecdote biographique », constatant qu'elle n'était guère connue désormais que « pour avoir tenu sa place scandaleuse dans le cortège romanesque de Liszt ». Il ajoutait : « [Elle] a beau avoir publié vingt volumes et joué un rôle important dans la vie politique, intellectuelle et philosophique de son temps, elle n'est plus aux yeux de la postérité qu'une héroïne de roman. La confiscation est injuste. C'est pourquoi je signale comme très bien venu le beau livre que Mme Marie Octave Monod consacre à la comtesse d'Agoult, et où, en l'intitulant *Daniel Stern*, elle énonce dès la première page son propos, qui est de peindre la femme au complet, et son œuvre qui rendit célèbre autrefois ce pseudonyme, de nos jours par trop oublié. »

Envers Marie Monod, je ne prétends pas à cette fausse « chasteté de Clio » dont Marc Bloch aimait à se gausser. J'ai aimé cette grand-mère maternelle, disparue en 1966. Elle a laissé derrière elle de nombreux journaux, lettres et souvenirs qui permettent de la mieux connaître. Deux de ses petites-filles, Sylviane et Brigitte, se sont employées, ces temps-ci, avec élan, à les décrypter et à raconter une femme hors du commun. On découvrira donc bientôt ses curiosités, ses énergies, ses générosités. On saura les origines

## PRÉFACE

d'une dilection pour l'histoire que la vie bourgeoise de ce temps-là ne lui permit pas d'assouvir comme elle l'aurait rêvé, même dans un milieu où l'on était attaché à toutes les valeurs de la culture. Une dilection dont ce livre nous offre à la fois le fruit et le témoignage.

Marie Chavannes appartenait à une famille de huguenots enracinés en Suisse, dans le canton de Vaud. Les pasteurs y étaient nombreux. Un de ses ancêtres français avait franchi le lac de Genève en bateau, en 1602, pour échapper aux pressions du duc Emmanuel de Savoie, sectateur de la Contre-Réforme. Son grand-père, Édouard-Louis, fut professeur de botanique à l'université de Lausanne. Son père était ingénieur aux Chantiers de la Buire, à Lyon. Cette bourgeoisie était intellectuelle et pieuse, à distance, revendiquée, des milieux d'affaires autant que du catholicisme installé.

Marie, adolescente, fut influencée par le prestige et la séduction d'un demi-frère plus âgé, Édouard : normalien de la rue d'Ulm, spécialiste de la civilisation chinoise, élu à vingt-huit ans professeur au Collège de France. Elle écrivit un jour dans ses carnets : « Au fond, l'activité intellectuelle est la seule qui m'attire vraiment. » À Lyon, elle fut, encouragée par ses parents, l'une des toutes premières jeunes filles de sa génération, afin de préparer le certificat nécessaire à l'enseignement secondaire, à fréquenter l'université de Lyon. Le jeune Édouard Herriot y brillait alors, en littérature. Mais son maître fut Sébastien Charléty, historien renommé. Elle édita sous sa direction, en 1902, un texte exhumé des archives publiques, le *Mémoire sur le gouvernement de Lyon*, de l'intendant Lambert d'Herbigny,

daté de 1697 : aux sources de son goût pour la recherche. Elle prépara l'agrégation d'histoire. Elle y échoua. On n'y recevait guère, en ce temps-là, que les élèves de la jeune École normale supérieure de jeunes filles, fondée à Sèvres en 1881. De cette déception elle fut affligée sans en être étonnée. À suivre la trace de ses aspirations intimes, on la voit évoquer comme un bonheur de servir de collaboratrice à un savant reconnu : ainsi une domination masculine était-elle alors intégrée, par un talent aussi clair que le sien, sinon, certes, comme naturelle mais au moins, dans l'état de cette société, comme inévitable.

Un mariage d'amour avec le docteur Octave Monod la dirigea d'abord ailleurs. Il l'associa à une autre et vaste famille protestante qu'illustrait notamment, à côté de nombreux ministres de l'Église réformée, le fondateur influent de la *Revue historique*, Gabriel Monod. Marie accompagna Octave, à Lyon, à Vichy, en Suisse, à Paris enfin dans l'exercice de sa profession – et aussi en complicité intellectuelle et affective : en particulier dans le cours d'un dreyfusisme ardent et en sympathie pour les diverses figures du socialisme en marche. Tous deux se détachèrent de la foi, sinon de la culture protestante. Elle déploya, pendant la Grande Guerre, toute l'activité qu'une nombreuse famille de frères, de sœurs, de parents et les exigences des hôpitaux de l'arrière pouvaient requérir de son dévouement – reçu au demeurant par tous comme marqué d'évidence. Elle fut contrainte ainsi de remiser un long temps ses rêves d'écriture, réservant son talent à ses papiers intimes et à l'abondance de sa correspondance. Elle ne cessa jamais pour autant de développer une culture littéraire élargie à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Italie et à la Russie. En juillet 1961,

## PRÉFACE

elle m'écrivit : « J'ai pris la liste des "livres de poche" pour en emporter un ou deux à la campagne. J'ai constaté avec effarement que, des cinq cents volumes publiés, j'avais lu les neuf dixièmes et qu'il ne me restait qu'un choix très mince. Il est vrai que je sais lire depuis soixante-dix-huit ans et que j'ai toujours aimé cela... »

La mort prématurée, en 1934, de son mari – devenu l'un des pionniers de la lutte contre le cancer sous l'égide de Marie Curie – survint tandis que leurs deux enfants s'apprétaient à prendre leur envol hors du foyer. Ce veuvage lui laissa, quelle que fût sa douleur, le loisir de rejoindre d'anciennes aspirations suspendues et notamment de développer des recherches récemment entamées. L'ouvrage qu'on va lire, paru cinq ans plus tard, en constitue le résultat bienvenu. Les éditions Plon l'accueillirent par l'entremise de Marguerite Baldensperger qui y avait dirigé une collection et qui était son amie. Cette grande dame avait été l'objet du dernier amour de Georges Clemenceau octogénaire, un amour intense dont témoigne le magnifique recueil, publié dans les années 1970, des *Lettres à une amie*. Son affection venait d'encourager Marie Monod à devenir à sa suite, en cette même année 1937, la secrétaire générale bénévole du musée Clemenceau – voué à perpétuer, dans son domicile resté intact, du 8 de la rue Franklin, à Paris, la mémoire du grand homme.

On ne sait pas les circonstances précises qui la firent s'attacher à la vie de Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult. Sébastien Charléty, grand connaisseur de la vie des idées et de la politique au XIX<sup>e</sup> siècle et attaché à défendre la mémoire des saint-simoniens, put contribuer à l'y conduire.

## PRÉFACE

Quoi qu'il en soit, les affinités qui rapprochaient la biographe de son sujet s'imposent aussitôt à l'attention. Parmi bien d'autres passages du livre, un paragraphe en témoigne avec toute la force possible. Il offre, sans se dissimuler autrement que par la commodité d'une discrétion, tous les éléments d'un autoportrait. « Ne gardant du passé que les leçons et les expériences, le regard tourné vers l'avenir, Daniel Stern le scrute avec passion, cherche à en distinguer les linéaments dans les événements contemporains. Elle va d'instinct aux solutions nouvelles. Une passion domine sa vie intellectuelle : celle de la liberté. Liberté des nations opprimées, liberté de conscience et liberté de parole, liberté sociale enfin, dans le sens de la possibilité pour tous d'accéder à l'instruction, à l'aisance, à la beauté, au pouvoir. Elle ne craint point les excès de cette liberté, car elle la conçoit sous sa forme dernière comme la soumission volontaire à un ordre librement consenti, à une loi faite et acceptée par ceux qu'elle doit contraindre. »

\*\*\*

On entrera pleinement dans ces pages si l'on y cherche moins un récit distancié qu'un échange, parfois explicite, toujours sous-jacent, entre deux femmes d'élite que séparent trois ou quatre générations. L'absence d'appareil critique marque le refus de toute érudition affichée : donnée qui contribue à garder sa fraîcheur à l'ensemble. Marie Chavannes vint au monde l'année même où disparaissait Marie d'Agoult – à un semestre de distance, de mai à novembre 1876. On dirait un passage de relais. Entre les longues citations d'un côté et les commentaires et évocations de l'autre, il n'est guère de solution de continuité.

## PRÉFACE

Les guillemets se font parfois incertains et la biographe, par moments, frôle le pastiche de son modèle.

De Marie d'Agoult, Marie Monod se garde bien de faire une sainte de vitrail. Elle est explicite sur ses maladresses, ses faiblesses, ses petitesesses, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre affectif, sur sa « vanité », sur un goût « du faux et de l'artificiel », sur l'alternance chez elle de phases d'exaltation et de dépression. Il n'empêche : l'empathie et l'admiration pour cette « âme altièrre » et « la noblesse de sa nature » trouvent un ample champ dans la durée d'un itinéraire.

Le fil directeur ? Celui qui court au long des biographies les plus efficaces et les plus chaleureuses : débusquer, apprécier, restituer ce qu'un être humain peut faire de grand ou de fort dans les limites que les hasards de sa naissance, de ses rencontres, des tumultes de son époque imposent à son libre arbitre. Ainsi se dessine le chemin d'une jeune femme qui semblait tracé d'avance par les conventions de son milieu : tout à la fois enrichi d'influences internationales et enserré dans des conventions desséchantes, parmi les rituels figés de la Restauration et de sa cour. Sur quoi surgit l'essentiel : cette passion qui l'arrache à un foyer morose, cet amour torrentiel pour Franz Liszt qui la porte hors de toutes les séries, brouille toutes les lignes et la pose définitivement en haute figure romantique. Et cela jusque dans l'issue désolée, quand elle découvre, selon ses propres termes, que « le Bonheur et le Génie sont deux ennemis inconciliables ». Sans pour autant qu'elle consente jamais à dégrader le passé, célébrant Liszt de la sorte, dans sa vieillesse, en dépit des longs déchirements survenus entre

eux : « C'est à lui que je dois tout, il m'a inspiré un grand amour, il m'a détachée des vanités, il m'a cruellement mais salutairement détachée de lui-même. Qu'il n'ait jamais ni regrets ni remords s'il m'a fait souffrir. S'il eût été ce qu'il devait être, je serais restée. Mon nom ne serait pas sorti de l'obscurité. »

De la renaissance qui la constitua en femme de lettres, Marie Monod était faite pour apprécier les ressorts et célébrer les succès. C'est le temps où Marie d'Agoult devient aussi – d'abord ? – Daniel Stern. C'est le temps où elle retrouve, à Paris, tandis que s'estompe le blâme hypocrite des jaloux et des indignés, une place mondaine et politique que lui assurent désormais sa fortune et son talent : celui d'une analyste politique polyglotte qui impose dans les revues la qualité de ses écrits. Son salon, de la monarchie de Juillet au second Empire, souvent éclairé par ses filles Blanche et Cosima, accueille les meilleurs esprits de l'époque. Chez elle fréquentent Lamartine, Hugo, Eugène Sue, Balzac, bien d'autres... Sainte-Beuve est de ceux-là jusqu'à ce qu'elle refuse ses faveurs à son trop d'insistance. Richard Wagner et Émile Ollivier sont ses gendres. Jules Ferry aurait aimé l'être. Elle rayonne, grâce à une séduction qu'éclaire une intelligence sûre des situations et des espérances sociales.

Le meilleur de la pensée libérale s'incarne ainsi dans la « maison rose » de Marie d'Agoult, avenue des Champs-Élysées. Elle conduit bientôt ses convictions jusque dans les eaux d'un républicanisme modéré mais résolu. Ses romans, ses nouvelles ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais son *Histoire de la Révolution de 1848* lui assure un succès d'édition.



## PRÉFACE

L'ouvrage est conçu selon le principe d'une « histoire immédiate » qui ne négligerait pas les prégnances de la longue durée. On l'a récemment republié. Il se lit encore fort bien, riche en portraits brillants et en analyses sagaces. Le propos est clair : raconter « la manifestation la plus complète jusqu'ici de ce mouvement instinctif qui, agitant confusément les masses populaires, s'efforce, depuis 1789, de les faire entrer dans l'État démocratique, de procurer, par l'association libre des citoyens, un ordre égalitaire capable de suppléer l'ancienne hiérarchie féodale, de reconstituer, au moyen du suffrage universel, l'autorité sur la raison commune, de substituer au droit divin le droit humain, en un mot d'organiser la démocratie. »

La fin de la vie de Marie d'Agoult est sombre. Elle éprouve l'ultime chagrin de voir cette Allemagne qu'elle avait, au côté de l'Italie, tellement chérie paraître se dissoudre dans une Prusse prédatrice. Pionnière d'un « esprit européen », zélatrice de Goethe comme de Dante, elle ne peut qu'en être navrée. Elle disparaît juste avant de pouvoir saluer, ce qui l'eût satisfaite, la République consolidée par la connivence imprévue de Thiers et de Gambetta. Elle laisse derrière elle, outre de multiples écrits de circonstance et une abondante correspondance, des mémoires inachevés qui sont demeurés longtemps inédits et qui fournissent, pour la peinture de cette personnalité hors de pair, de précieux matériaux.

\*\*\*

Le regard que Marie jette sur Marie nous informe sur la nature de leur double et parallèle féminisme. L'autrice de ce

livre trouve sans peine dans l'entre-deux-guerres des convergences avec ses propres combats. Car dans ce domaine, elle joue aussi, intensément, à son heure, sa partie. En 1920 elle fonde, en connivence avec Marie Bonnet, directrice de la Maison des étudiantes à Paris, une association française des femmes diplômées des universités – l'AFFDU – qui se rattache à la jeune fédération internationale du même nom. À la base, une conviction qui fut déjà au cœur du credo de Daniel Stern : l'éducation des filles constitue à la fois la clef de la promotion des femmes dans la société et un facteur de paix – ce second point semble, à vrai dire, moins avéré que le premier... En 1923, Marie Monod devient la présidente de cette instance. Elle le demeure dix ans (Madame de Sévigné aurait écrit « *la demeure* »), présidente d'honneur pendant la décennie suivante.

Afin de promouvoir, dans la ligne de sa jeunesse frustrée, les études et les carrières féminines, elle encourage la distribution de bourses pour des Françaises ayant besoin d'être soutenues et pour des étrangères venues étudier dans nos facultés. En 1923, elle organise à Paris le deuxième congrès de l'AFFDU qui réunit trois cents participantes, en provenance de dix-sept pays. Membre de son Conseil international, elle représente la France dans diverses manifestations à l'étranger. Jusqu'en 1940, elle assure la publication du bulletin de l'association et elle y rédige la « revue des revues », traduisant des textes de l'anglais et de l'allemand, langues qu'elle pratiquait couramment, tout comme son héroïne. Durant la Seconde Guerre mondiale, elle s'appuie sur le réseau de l'AFFDU, en lien étroit avec son amie Marie-Louise Puech, pour concourir à la survie d'intellectuelles réfugiées en France – polonaises, tchèques

ou scandinaves. Elle aide à leur évacuation en zone libre ou en Suisse.

Sous cette lumière, le dialogue complice qu'elle instaure dans ces pages avec Marie d'Agoult prend toutes ses couleurs. Ainsi lorsque celle-ci dénonce la doxa imposée par son temps : « Pourquoi semble-t-il ridicule à nos Français que les femmes enseignent ce qu'elles savent, pourquoi leur serait-il malséant de dire dans une salle d'université, par exemple, avec un peu plus de soin et d'enchaînement, ce qu'on juge très naturel et très agréable de leur entendre dire dans les salons... Pourquoi eût-on trouvé extravagant que Madame de Staël, je suppose, ce grand orateur qui chaque soir haranguait dans son salon les hommes d'État, les publicistes, les diplomates des deux mondes, fût montée à la tribune de l'Assemblée pour y exposer, avec sa vive éloquence, ses vues et ses idées politiques ? »

La grande admiration de la comtesse d'Agoult se porte en effet vers Madame de Staël. Sa biographe le constate : « par certains côtés de son talent, par ses origines protestantes, par sa connaissance de l'Allemagne, elle se rapproche d'elle ». Elle ajoute, en cette fin des années 1930 : « toutes ces idées nous sont devenues familières. Et cependant, telle réclamation des droits de la femme, fondée sur la haute idée de la femme mère et éducatrice, est encore à l'ordre du jour. »

Pourquoi, semble penser déjà Marie d'Agoult (« sans toutefois, note sa biographe, aller jusqu'à le dire »), Diotime – c'est le double qu'elle s'est donné, songeant au *Banquet* de Platon où Socrate invoque sa sagesse – n'occupe-t-elle pas

une chaire de littérature comparée ou d'histoire? Et Marie Monod de relever l'ironie de l'un de ses propos: « Une femme en allaitant son fils peut rêver à Platon et méditer Descartes, son humeur en sera plus sereine, les qualités de son lait n'en seront pas altérées. »

L'instruction des femmes... Il arrive qu'avec son recul Marie Monod regrette discrètement que Marie d'Agoult en fasse souvent son presque unique cheval de bataille: elle serait trop peu sensible, dès lors, à la coloration féminine des inégalités sociales, en dépit de son intérêt pour la doctrine saint-simonienne et de ses relations avec Proudhon, tout misogyne qu'il soit, Fourier, Buchez ou Sismondi. Regret aussi qu'elle soit peu soucieuse d'un accès des femmes au suffrage universel. George Sand elle-même ferrait pour l'égalité des droits civils plutôt que pour les droits civiques. En 1937, huit ans avant l'instauration du vote des femmes en France, les esprits ont évolué, en dépit de toutes les résistances.

\*\*\*

On apprend, sans s'en étonner, que Marie d'Agoult détesta le livre fameux de Michelet, *La femme, étude philosophique et sociale*, paru en 1859. L'auteur y souhaitait voir « restaurer le mariage » comme l'intime union de deux êtres qui se complètent. L'homme servant d'appui à la femme; celle-ci « réceptive » de nature, devenant « productive par son influence sur l'homme » et « [créant] le créateur ». La femme vue par Michelet est décrite tantôt comme une déesse que l'on adore, tantôt comme une malade que l'on doit entourer des soins les plus tendres. En rejet indigné

de cette vision, Marie d'Agoult appelle à une répartition à égalité des responsabilités entre les hommes et les femmes. « Ni la force, ni la justice, ni la tempérance, ni le dévouement n'ont de sexe. »

La gratitude que Marie d'Agoult admit devoir, en définitive, à Franz Liszt ne l'empêcha pas d'écrire quelque part : « Les hommes d'aujourd'hui ont l'âme si petite que lorsqu'ils viennent à inspirer un de ces héroïques amours dont le cœur féminin n'a pas perdu le secret et qui les sollicite en quelque sorte à la grandeur, on les en voit embarrassés, importunés. Ils prennent à tâche de l'amoindrir, de le déprimer, de le tailler à leur mesure... »

Les Scythes crevaient les yeux de leurs esclaves pour qu'ils n'aient pas de distractions en battant le beurre et certaines gens crèvent les yeux du rossignol pour qu'il chante mieux. N'est-ce pas ce que l'on fait pour les femmes ? On semble appréhender « que si leur intelligence n'est aveugle, elles ne soient de moins bonnes ménagères ou de moins agréables babillardes »... Ceci encore : « Les hommes de ce temps-ci ne connaissent que deux sortes de femmes : les femmes de joie et les femmes de peine. L'une qui les amuse après boire, l'autre qui leur apprête à manger. Si par impossible l'un d'eux venait à rencontrer une compagne véritable, une femme selon Dieu, selon l'amour et la liberté, qu'en ferait-il ? » Et ailleurs : « Pourquoi les hommes redoutent-ils si fort une femme philosophe et souffrent-ils avec tant de complaisance une femme coquette ? » « Éternelle question, commente la biographe, dont la naïveté voulue fera toujours sourire les hommes. » Toujours ?

## PRÉFACE

N'y aurait-il pas, au demeurant, dans cette inégalité imposée par la société, un retard spécifique à la France ? L'interrogation est partagée par l'une et l'autre écrivaine. Dans le cadre de l'AFFDU, dont le siège à Paris était symboliquement à Reid Hall, lieu d'accueil d'étudiantes américaines, rue de Chevreuse, Marie Monod s'appuya toujours sur l'expérience, en avance, des pays nordiques et des États-Unis. Voyez, à proximité, ces observations de Daniel Stern : « Le préjugé contre l'intervention directe des femmes dans l'enseignement et la politique n'existe nulle part ailleurs que chez nous, qui nous croyons de bonne foi le peuple le plus chevaleresque du monde. Les étrangers n'y comprennent rien. Je me rappelle (c'était en 1848, au moment où s'ouvrait un club de femmes) que le moraliste Emerson, nous voyant rire de ces dames orateurs, me demandait avec son sérieux du Massachusetts ce qu'il y avait donc là de si risible [...] Les Italiennes se sont illustrées dans l'enseignement universitaire. Tout récemment, en Italie, on s'entretenait encore de la docte Madame Tambroni qui, en 1817 à Bologne, occupait la chaire de lettres grecques à la même université. »

\*\*\*

Au fil du livre, une question circule. On n'y échappe pas. Mais la réponse qu'y apportent ces deux plumes demeure incertaine. Existe-t-il une spécificité intrinsèque de l'homme, que la femme devrait s'efforcer de rejoindre complètement, en termes sociaux, intellectuels et politiques, jusqu'à la dissoudre ? Ou bien ne devrait-elle accéder à l'égalité qu'en préservant jalousement, comme étant d'un grand prix, la différence de ses sensations, de ses pulsions et en somme de son destin particulier ? On note avec curiosité

que Marie Monod se qualifie elle-même tantôt « d'historien », tantôt « d'historienne » : l'interprétation de cette hésitation est libre. On pourrait observer aussi, bien sûr, que le choix d'un pseudonyme masculin par Marie d'Agoult, dans la ligne de cette amie-ennemie que fut George Sand, peut paraître signifier l'aspiration à une assimilation intégrale. Et qu'en décidant de promouvoir Daniel Stern dans le titre du livre, la biographe semble se porter sur le même terrain. Mais ce serait aller trop vite en besogne.

Les textes de l'une et l'autre Marie ne cessent guère, en effet, de ratifier l'idée d'une *nature* de la femme, ontologique. N'est-elle pas investie d'un rôle propre de « médiatrice entre l'amour divin et l'amour humain » ? Madame d'Agoult, qui parle ainsi, est d'ailleurs presque plus sévère, par moments, pour les femmes, dans leur originalité, que pour les hommes : à ses yeux la faute du déséquilibre est au moins partagée. Elle écrit : « Penser est pour un grand nombre de femmes un accident heureux plutôt qu'un état permanent... Elles font dans le domaine de l'idée plutôt des invasions brillantes que de régulières entreprises et des établissements solides [...] Les femmes ne méditent guère. Elles se contentent d'avoir des idées sous leur forme la plus flottante est la plus indécise. Rien ne s'accuse, rien ne se fixe dans les brumes dorées de leur fantaisie [...] On apprend à bien penser comme on apprend à bien coudre, c'est la méthode qui manque essentiellement à l'esprit des femmes. » Et Marie Monod de noter : « la femme à l'intelligence virile qui sait penser et qui est cependant capable d'amour trouve peu d'égaux parmi ses sœurs ».

Elle observe aussi : « Si Marie d'Agoult eut une vie de femme riche et complète, elle eut aussi, dans la seconde partie de sa vie, ce qui [notez cette formule] *est à proprement parler de l'homme* : l'austère satisfaction du travail, l'amour de la philosophie et de l'histoire, le goût des idées générales, les joies de l'amitié et de la camaraderie intellectuelle et aussi la liberté d'allure, de pensée, de jugement. » Et ceci encore : « D'une famille noble, douée de la beauté, de l'intelligence et de la fortune, elle connut tout ce que peut donner une vie de femme : une situation en vue, des succès mondains, l'amour, la maternité, la souffrance par ceux qu'on aime, les entraves de la maladie. De la femme elle connut aussi les faiblesses, les erreurs. Les siennes furent éclatantes ; mais l'orage qui, vers le milieu de sa vie, l'entraîna dans son souffle puissant et la laissa déracinée et dépouillée, n'arriva pas à l'abattre et à la détruire. [...] "Je suis arrivée à l'âge d'homme", disait-elle volontiers, entendant par là que son cœur d'amante était mort désormais, que son esprit victorieux prenait la direction de sa vie et ne permettait plus à l'amour de la dominer. » Oui, mais « l'amour, dit-elle avec chagrin, est toute l'ambition de la femme ; pour l'homme il n'est le plus souvent que le sommeil momentané de l'ambition. »

Marie d'Agoult a marqué constamment ses distances envers les combattantes d'un féminisme qui aspirerait à effacer toute différence entre les deux sexes, leur psychologie et leur rôle social. Voyez Hortense Allard, maîtresse, entre autres, de Chateaubriand (qui toute jeune avait publié sur l'œuvre de Madame de Staël des *Lettres* enthousiastes), « éternelle révoltée » contre les conventions fixant les rapports entre les hommes et les femmes : avec elle, un



## PRÉFACE

temps approchée, l'amitié se refroidit vite. Voyez Clémence Royer « féministe intégrale », qui fréquenta la maison rose. Elle fut exilée en Suisse où, traductrice de Darwin, elle donna un enseignement à grand succès. On s'attendrait que Marie d'Agoult saluât comme se portant à une courageuse avant-garde cet « esprit énergique, intelligence forte, douée d'une éloquence naturelle ». Pourtant elle ne l'aima pas du tout. Et la biographe d'observer : « sa pédanterie, son langage parsemé de termes philosophiques, son dédain de tout ce qui était charme, esprit, ou grâce féminine, devait exciter la verve moqueuse des jeunes hôtes du salon de Madame d'Agoult. Celle-ci, qui n'avait aucun des *travers* [sic] de Clémence Royer, ne craignait point un voisinage qui faisait valoir sa propre distinction et son charme persistant. »

Ainsi se confirme pour finir l'ambiguïté qui traverse ces pages, parmi la pleine élévation d'un combat. Le féminisme partagé, d'un siècle à l'autre, par l'une et l'autre Marie ne tranche pas entre la quête de la plus grande similitude possible et celle d'une différence affirmée au cœur même d'une égalité. C'est sur cette interrogation toujours ouverte que le préfacier s'éclipsera, à l'orée d'un livre qu'il espère propre à inspirer un public nouveau.

Jean-Noël Jeanneney